

Nelly Arcan
Putain

Dix ans après,
la réédition
attendue d'un
livre culte.

Seuil



PUTAIN

DU MÊME AUTEUR

Folle

Seuil, 2004

et « Points », n° P1381

À ciel ouvert

Seuil, 2007

et « Points », n° P2347

L'Enfant dans le miroir

(illustrations de Pascale Bourguignon)

Marchand de feuilles, 2007

Paradis clef en main

Les 400 coups, 2009

Burqa de chair

(préface de Nancy Huston)

Seuil, 2011

NELLY ARCAN

PUTAIN

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston Tessier, Paris XIX^e

La première édition de cet ouvrage a paru
en 2001 aux éditions du Seuil.

Le texte original a été augmenté
d'une note de l'éditeur et d'une postface critique
pour la présente édition.

ISBN 978-2-02-143532-0
(ISBN 978-2-02-050041-8, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, 2001, 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Des mots qui brûlent

Il faudrait d'abord rappeler que ce livre que vous tenez entre vos mains produisit, à sa première parution, en 2001, l'effet d'un météore éblouissant et quelque peu énigmatique. D'une part, il nous semblait surgir d'un coin de l'univers infiniment lointain et méconnu, mais surtout, et c'est le propre des météores, le livre en question avait quelque chose d'une performance impossible à répéter, sans lendemain. C'était un morceau de charbon incandescent, stérile comme les déserts, qui finirait par s'éteindre de lui-même en nous laissant abasourdi. Nelly Arcan n'écrirait qu'un seul roman ; et, une fois qu'il serait publié, elle accomplirait d'une façon ou d'une autre ce geste qu'on sent courir entre les lignes de *Putain* : enjamber la rambarde d'un balcon, enfoncer un crochet dans un plafond, faire une rencontre fatale, avaler n'importe quoi.

Mais on se trompait, au moins en partie. Ce que nous pressentions mit tout de même un certain temps à se produire. Exactement huit ans : de septembre 2001, la publication de *Putain* dont le manuscrit était parvenu au Seuil par la poste, en février, sous le nom d'état civil d'Isabelle Fortier, à septembre 2009, cette soirée où Nelly Arcan tire le trait final derrière les murs de briques d'un immeuble du Plateau-Mont-Royal, à Montréal, où elle habitait seule avec ses deux chats

siamois. Au fait, quel âge a-t-elle à ce moment-là ? 36 ou 38 ans ?

Nelly variait beaucoup dans ses propos, remodelant sa biographie comme elle faisait refaçonner son corps, son visage. Animal traqué qui doit sans cesse changer d'enveloppe pour tenir en respect ses prédateurs. À cette époque, elle prétend avoir cessé de se prostituer ; c'est faux. Sa « patronne » est à peine plus âgée qu'elle. Avec quelques autres, elles forment un spectaculaire gang de filles, très nord-américain, qui discutent de sujets insipides, se saoulent au champagne, fréquentent des hommes fortunés. Nelly s'endort parfois roulée en boule sur le paillason de son *condo* dont elle a perdu les clefs. Où est Nelly dans les dérivés d'Isabelle ? Qui est l'une, qui est l'autre ? Là est le mystère : elle paraissait être un personnage de sa propre histoire, une de ces femmes perdues qu'elle dépeindra si cruellement dans ses romans suivants, *Folle* et *À ciel ouvert*.

Mais revenons à la réception du premier manuscrit. Au Seuil, donc, où elle fut d'abord lue par Françoise Blaise, alors en charge de la littérature québécoise, les réactions oscillaient entre stupeur, emballement et perplexité. C'étaient moins les faits relatés que la langue en elle-même qui produisaient un profond saisissement. En tout cas, on n'avait jamais rien lu de tel. Il me fut demandé de prendre l'avion dans les vingt-quatre heures et d'aller passer le week-end à Montréal. Quand j'arrivai là-bas, il faisait un froid polaire. Nous nous rencontrâmes dans le lobby d'un grand hôtel ; j'annonçai tout de go à Nelly Arcan que nous allions la publier, lui signer un contrat. Cependant, je tenais

à lui faire part des interrogations qui avaient traversé l'esprit de ses premiers lecteurs, et je voulais savoir si elle se sentait capable de rédiger, par exemple, une préface dans laquelle elle lèverait un coin du voile sur sa personne, son enfance, etc.

Le regard bleu pâle qui fuyait le mien ne se troublait pas, ni devant les compliments ni devant les réserves. Elle était prête à s'y remettre immédiatement. De fait, quelques jours plus tard, la préface arriva. Encore une fois, c'était du Nelly Arcan : un pur morceau de littérature, sans doute, mais aussi une élégante fin de non-recevoir, qui n'apportait aucune des réponses souhaitées...

« Je n'ai pas l'habitude de m'adresser aux autres lorsque je parle, voilà pourquoi il n'y a rien qui puisse m'arrêter, d'ailleurs que puis-je vous dire sans vous affoler, que je suis née dans un village de campagne à la lisière du Maine, que j'ai reçu une éducation religieuse, que mes professeurs étaient toutes religieuses, des femmes sèches et exaltées devant le sacrifice qu'elles faisaient de leur vie, des femmes que je devais appeler mères et qui portaient un faux nom qu'elles devaient d'abord se choisir, sœur Jeanne pour Julie et sœur Anne pour Andrée, des sœurs-mères qui m'ont enseigné l'impuissance des parents à nommer leurs enfants [...]. Et quoi encore, que j'ai joué du piano pendant douze ans et que j'ai voulu comme tout le monde quitter la campagne pour habiter la ville, que depuis je n'ai plus joué une note et que je me suis retrouvée serveuse de bar, que je me suis faite putain pour renier tout ce qui jusque-là m'avait définie, pour prouver aux autres qu'on pouvait simultanément

poursuivre des études, se vouloir écrivain, espérer un avenir et se dilapider ici et là, se sacrifier comme l'ont si bien fait les sœurs de mon école primaire pour servir leur congrégation ? »

En recopiant ces lignes, en retrouvant cette psalmodie répétitive et ce tempo qui lui sont caractéristiques, cette façon d'échauffer la phrase par à-coups, je me souviens de ce qu'elle disait quelquefois : « J'ai peu lu, mais j'ai *bien* lu. » En gros : la Bible et Dostoïevski. Et *Les Chants de Maldoror*.

Ses livres sont des chants, en effet. Principalement celui-ci. Inutile d'y chercher des scènes de la vie de prostituée. Aucune narration, très peu de descriptions. Juste ce questionnement lancinant : pourquoi moi, jeune fille de la classe moyenne, bonne élève, timide, née à Lac-Mégantic, non loin de la frontière des États-Unis, entourée d'une mère dépressive, d'un père bigot qui croyait au diable, d'une sœur fantomatique (autre arrangement avec la vérité : cette sœur n'existe pas), d'un frère marin (mais c'est moi qui l'ajoute car, à l'inverse de la sœur inventée, il n'est jamais question de lui) – pourquoi donc, dès mon arrivée dans la grande ville, en même temps que je m'inscrivais à l'université et rédigeais un mémoire, pourquoi ai-je répondu à une annonce d'escort-girl et me suis-je jetée dans ce métier que je n'ai plus voulu quitter?...

Fort heureusement, à Montréal, elle fait la rencontre d'un homme qui aura une influence décisive sur son destin intellectuel et qui restera jusqu'au bout une sorte de tuteur. Patrick Cady est psychanalyste ; il exerce à Outremont, la partie francophone

et hassidique de la ville, et – ce n'est pas banal – il mène parallèlement une carrière de sculpteur, sur des matériaux qu'il fait rapporter des confins de la civilisation, des os de baleines ou des pierres du Grand Nord.

Quand elle vient le trouver, elle a une double demande, faire une analyse et être aidée dans son écriture. Mais les premiers entretiens montrent l'étendue de la difficulté. Elle reste muette, puis elle lui confie une dizaine de pages écrites dans la fièvre ; c'est le début de *Putain*. Commentaire de Patrick Cady : « Si vous me demandez si cela peut faire avancer l'analyse, je n'en ai pas la moindre idée, mais quant à savoir si ces pages sont d'un écrivain, j'en suis certain * . »

Il l'appellera toujours Isabelle.

« Elle était poète davantage qu'écrivain, je veux dire par là qu'elle se mettait devant son ordinateur et attendait que ça vienne, l'ordinateur éteint, comme si une voix lui dictait ce qu'elle devait écrire. Mais elle ne supportait pas de rester seule chez elle, elle attendait ainsi dans les cafés ou même parfois chez moi. Je l'ai vue se regarder dans l'écran noir, cela pouvait durer une heure, tout à coup elle écrivait quelques lignes ou une page, puis la voix se taisait et elle retombait dans l'attente. »

Le livre paraît et c'est un succès considérable, des deux côtés de l'Atlantique. Un succès qui la dévore et la terrorise. Les prestations télévisées se multiplient, généralement désastreuses, autant pour l'image qu'elle

* Ce récit m'a d'abord été fait par Nelly Arcan, puis confirmé par Patrick Cady.

donne que pour l'ébranlement que ces moments ratés produisent en elle. On a beau lui expliquer, elle n'en fait qu'à sa tête. Elle est dans le contresens permanent, car, au fond, elle n'a pas la moindre estime d'elle-même et n'accorde aucune confiance à son talent d'écrivain, préférant se réfugier dans l'exhibition de la seule valeur qui lui paraît irréfutable : son corps.

Les années passent, tout devient si triste et si violent. Un deuxième livre paraît en 2004. Elle commence à déplaire, à agacer. Pour la protéger de ses démons (et ses démons se rencontrent principalement dans les bars de Montréal), Patrick Cady a l'idée de l'exfiltrer, il lui propose d'aller passer quelques mois en France. Ce sera d'abord une clinique psychiatrique à Rambouillet. Elle y laisse un souvenir, disons, déroutant, se faisant livrer dans sa chambre les dix volumes alors disponibles du *Séminaire* de Lacan, ce qui a le don de mettre en panique le personnel soignant. Finalement, devant son peu de coopération, elle est renvoyée ; elle s'installe sous le toit de son éditeur.

Nelly au quotidien.

Mutique, concentrée, elle travaille beaucoup. Toujours ce rituel de l'attente devant l'écran noir de l'ordinateur.

Le matin, elle se prépare un cappuccino dont elle fait un curieux usage. Sans y goûter, après l'avoir laissé refroidir, elle trempe un doigt dans la tasse et commence à dessiner sur sa cuisse des arabesques crémeuses, des hiéroglyphes, d'improbables poèmes à elle seule destinés. Elle pratique la même calligraphie au restaurant, sur les nappes en papier, tout autour de son assiette.

Dans les rues de Paris, elle ne supporte pas la vue des amoureux. Dès qu'elle aperçoit un couple occupé à flirter ou à s'embrasser, une colère sourde l'envahit. Comme une blessure qui se réveille. Pour un peu, elle les giflerait.

Difficile d'éviter l'envahissement de la biographie, s'agissant d'une femme qui a fait de sa souffrance à vivre son unique sujet. Et qui est allée, souvent, au-delà de ce que nous étions prêts à entendre.

« Oui, la vie m'a traversée, je n'ai pas rêvé, ces hommes, des milliers, dans mon lit, dans ma bouche... »

Le 24 septembre 2009, en fin d'après-midi, Patrick Cady rentrant chez lui consulte sa messagerie électronique et trouve un mail signé Isabelle, dans lequel elle le remercie de tout ce qu'il a fait pour elle. Il comprend ce que signifie ce billet. Se précipite sur son téléphone pour appeler chez elle. Trop tard. Nelly Arcan a été conduite au CHU de Montréal, des manœuvres de réanimation ont été entreprises, en vain, elle était en arrêt cardiorespiratoire pendant son trajet en ambulance.

Dans le vacarme de cette mort et les polémiques qui ont suivi, des mauvaises langues prétendront que les textes qui l'ont rendue célèbre ont été retouchés, réécrits. Toujours ce dédoublement entre les deux Nelly, la faille qui s'ouvrait entre la puissance de ses visions et son incapacité à les assumer en public. Soyons clair : il n'y a pas une seule ligne qui ne soit d'elle et pas un mot qui ait été déplacé, dans ce livre comme dans les suivants.

PUTAIN

Cette danse de guerre, ce tournoiement rageur, ces phrases en spirale qui sont comme des rampes de lancement. Cette syntaxe si particulière, avec des déboîtements, des déhanchements, des raccourcis sublimes, des impropriétés, des fulgurances. La Bible, Dostoïevski, Lautréamont. Elle aimait à se perdre quelquefois dans l'abstraction philosophique; pourtant, même les passages que l'on n'est pas sûr de bien comprendre ont quelque chose qui coule de source.

Une source à cent degrés.

Bertrand VISAGE

PUTAIN

Je n'ai pas l'habitude de m'adresser aux autres lorsque je parle, voilà pourquoi il n'y a rien qui puisse m'arrêter, d'ailleurs que puis-je vous dire sans vous affoler, que je suis née dans un village de campagne à la lisière du Maine, que j'ai reçu une éducation religieuse, que mes professeurs étaient toutes religieuses, des femmes sèches et exaltées devant le sacrifice qu'elles faisaient de leur vie, des femmes que je devais appeler mères et qui portaient un faux nom qu'elles devaient d'abord se choisir, sœur Jeanne pour Julie et sœur Anne pour Andrée, des sœurs-mères qui m'ont enseigné l'impuissance des parents à nommer leurs enfants, à les définir adéquatement auprès de Dieu, et que voudriez-vous savoir de plus, que j'étais somme toute normale, plutôt douée pour les études, que dans cette campagne de fervents catholiques où j'ai grandi on renvoie les schizophrènes aux prêtres pour qu'on les soigne par exorcismes, que la vie y est très belle lorsqu'on se contente de peu, lorsqu'on a la foi ? Et quoi encore, que j'ai joué du piano pendant douze ans et que j'ai voulu comme tout le monde quitter la campagne pour habiter la ville, que depuis je n'ai plus joué une note et que je me suis retrouvée serveuse de bar, que je me suis faite putain pour renier tout ce

qui jusque-là m'avait définie, pour prouver aux autres qu'on pouvait simultanément poursuivre des études, se vouloir écrivain, espérer un avenir et se dilapider ici et là, se sacrifier comme l'ont si bien fait les sœurs de mon école primaire pour servir leur congrégation ?

Je rêve parfois la nuit de mon école primaire, j'y retourne chaque fois pour mes examens de piano et c'est chaque fois la même chose, je ne retrouve pas mon piano et il manque une page à ma partition, j'y retourne avec la conscience de n'avoir pas joué une note depuis des années et qu'il est ridicule de se retrouver là à mon âge, comme si de rien n'était, et quelque chose me dit qu'il vaudrait mieux faire demi-tour pour éviter l'humiliation de ne plus savoir jouer devant la mère supérieure, que de toute évidence elle s'en fout que je joue ou pas car il y a longtemps qu'elle sait que je ne serai jamais pianiste, que je ne ferai jamais que pianoter, et dans cette petite école en briques rouges où chaque raclement de gorge tonne dans tous les coins, il fallait se mettre en rangs pour se déplacer d'une classe à l'autre, les plus petits devant et les plus grands derrière, il fallait que je sois la plus petite, je ne sais pas pourquoi mais tel était le mot d'ordre, être la plus petite pour prendre les devants, pour n'être pas coincée au milieu, entre les plus petits et les plus grands, et lorsque à la rentrée venait le temps pour la sœur d'établir l'ordre dans lequel nous allions défiler pendant l'année, je pliais les genoux sous ma robe pour plus de sûreté, car si j'étais petite je n'étais sans doute pas la plus petite, il fallait en mettre un peu, réduire encore ma taille pour m'assurer cette place de choix, et puis je n'aimais pas les adultes, un

seul mot d'eux suffisait pour me faire pleurer, voilà pourquoi je voulais n'avoir affaire qu'à leurs ventres, parce que les ventres ne parlent pas, ne demandent rien, surtout les ventres des sœurs, ballons tout ronds qu'on a tout de suite envie de faire rebondir d'un coup de poing. Et aujourd'hui je me suis bien sortie de ce besoin d'être petite, j'ai même porté pendant plusieurs années des souliers plate-forme pour me grandir, mais pas trop, juste assez pour regarder mes clients en face.

À bien y penser, j'ai eu trop de mères, trop de ces modèles de dévotes réduites à un nom de remplacement, et peut-être après tout qu'elles n'y croyaient pas à leur Dieu si assoiffé de noms, enfin pas jusqu'au bout, peut-être cherchaient-elles simplement un prétexte pour se détacher de leur famille, pour se dégager de l'acte qui leur a fait voir le jour comme si Dieu ne savait pas qu'elles venaient de là, d'un père et d'une mère, comme s'il ne pouvait pas voir ce qu'elles tentaient de cacher derrière leur Jeanne et leur Anne, ce nom malencontreusement choisi par les parents, j'ai eu trop de ces mères-là et pas assez de la mienne, ma mère qui ne m'appelait pas car elle avait trop à dormir, ma mère qui dans son sommeil a laissé mon père se charger de moi.

Je me souviens de la forme de son corps sous les draps et de sa tête qui ne sortait qu'à moitié comme un chat en boule sur l'oreiller, un débris de mère qui s'aplanissait lentement, il n'y avait là que ses cheveux pour indiquer sa présence, pour la différencier des draps qui la recouvraient, et cette période de cheveux a duré des années, trois ou quatre ans peut-être, enfin il me semble,

ce fut pour moi la période de la Belle au bois dormant, ma mère s'offrait là une vieillesse souterraine alors que je n'étais plus tout à fait une enfant ni encore une adolescente, alors que j'étais suspendue dans cette zone intermédiaire où les cheveux commencent à changer de couleur, où poussent sans prévenir deux ou trois poils noirs dans le duvet doré du pubis, et je savais qu'elle ne dormait pas complètement, qu'à moitié, on le voyait dans sa façon d'être raide sous les draps trop bleus, trop carrés dans sa chambre trop ensoleillée, les quatre grandes fenêtres qui entouraient son lit et qui jetaient sur sa tête des faisceaux lumineux, rectilignes, et dites-moi, comment peut-on dormir avec des rais de lumière sur la tête et à quoi sert-il d'avoir tant de soleil dans sa chambre lorsqu'on dort ? On voyait bien qu'elle ne dormait pas dans sa façon de bouger par à-coups, de gémir sans prévenir pour une raison inconnue, cachée avec elle sous les draps.

Et puis il y avait mon père qui ne dormait pas et qui croyait en Dieu, d'ailleurs il ne faisait que ça, croire en Dieu, prier Dieu, parler de Dieu, prévoir le pire pour tous et se préparer pour le Jugement dernier, dénoncer les hommes à l'heure des nouvelles pendant le souper, pendant que le tiers-monde meurt de faim disait-il chaque fois, quelle honte de vivre ici si facilement, si grasement, il y avait donc mon père que j'ai aimé et qui m'a aimée en retour, il m'a aimée pour deux, pour trois, il m'a tellement aimée que l'amour-propre aurait été de trop, ingrat devant ce jet qui me parvenait de l'extérieur, heureusement qu'il y avait Dieu et le tiers-monde pour me protéger de lui, pour canaliser ses forces ailleurs,



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : LABALLERY À CLAMECY
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2019. N° 142909 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE

